

Hypocondriaque

Le téléphone cellulaire vibrait sur la table basse du salon depuis quelques minutes, affichant un message de rappel programmé au préalable. Ce grésillement excepté, la pièce était silencieuse, comme le reste de l'appartement plongé dans la pénombre derrière d'épais volets métalliques filtrant chaque rayon solaire dominicale. Seule une lumière artificielle perçait depuis l'angle du couloir, donnant sur une salle de bain dans laquelle se trouvait l'homme, debout, en sous vêtements.

Il s'observait en silence, depuis un long moment déjà, dans la glace surplombant l'évier où reposait un nombre incalculable de médicaments. De temps à autre, il approchait le visage de son reflet, écarquillait les yeux avec son pouce et index, et scrutait chaque œil minutieusement. Un rictus d'angoisse se dessinait inmanquablement et, les épaules voutées, il marmonnait quelques borborygmes comme pour implorer le ciel de le délivrer de ce calvaire. Puis, il se pinçait les joues et s'énervait de leur aspect flasque. Le remède variait selon les moments, les symptômes détectés, les maladies contractées. Cette fois-ci, il décapuchonna l'un des flacons contenant de petites dragées roses et en avala deux.

Il souffla de désarroi, postillonnant sur une partie du miroir qu'il essuya aussitôt avec une lingette, puis mouilla un gant posé plus tôt sur le rebord du lavabo avant de s'arrêter brusquement. Il réfléchit un instant et jeta finalement le linge dans une petite corbeille presque pleine à côté. Il en prit un propre dans le petit tiroir de la commode, le plongea de nouveau sous l'eau tiède et se massa la nuque. Cet exercice le relaxait d'ordinaire mais pas ces fois là. Il grimaça, déposa le gant dans la corbeille puis se figea au moment de tourner les talons, tétanisé par la vision que le miroir lui renvoyait.

Il s'en rapprocha vivement, inclina la tête en arrière et aperçut un bouton proche de la glotte. Il hurla d'effroi et courut dans le salon se saisir du mobile toujours vibrant. Il désactiva le rappel sans y prêter attention et pressa la touche 1 du téléphone. Le numéro préenregistré fut composé et quelques secondes plus tard, son médecin était en communication.

« Docteur Mescy, mon ami, c'est atroce, vous devez voir cela. » Une longue discussion suivit pendant laquelle le docteur tenta de rassurer l'homme, sans réellement y parvenir. Il fut néanmoins soulagé en apprenant que celui-ci serait présent sur les lieux, à l'heure convenue. C'était la quatrième fois qu'il le lui rappelait. L'homme raccrocha et, prenant enfin conscience de l'heure, rejoignit sa chambre pour s'habiller. Il ouvrit la penderie dévoilant une grande garde robe dans un état impeccable et sentant la naphthaline. Il saisit l'un des ensembles et quelques instants après, il était prêt.

Il se rendit ensuite dans la cuisine et tira d'une boîte posée sur la table un gant en latex qu'il enfila ; il ouvrit l'un des placards suspendus, en dénicha un verre qu'il remplit avec la bouteille d'eau minéral entamée plus tôt dans la matinée. Il le vida d'une traite, versa à nouveau le liquide et but encore. Il n'arrivait clairement pas à se détendre mais n'avait d'autres choix que de faire ainsi, de prendre sur lui. Il ne pouvait pas décaler ce qui l'attendait.

A ce moment, l'interphone sonna et le fit sursauter. Il connaissait la signification de ce signal et comprit qu'il était temps pour lui de les affronter. Dehors. L'homme prit alors les clés de la porte qu'il ouvrit, claqua et verrouilla sans avoir répondu à l'appel. Ce n'était pas nécessaire, personne n'attendait de réponse, car personne ne monterait le chercher. Nul n'avait le droit de violer sa demeure, de la salir de microbes et de découvrir ses obsessions. Ses faiblesses.

Il descendit les quelques marches et apparut dans la rue au devant d'hommes en noir postés devant la berline rutilante au pied de l'immeuble. Les puissants rayons du soleil l'aveuglaient et il sentait sa

peau crépiter sous leurs effets et s'empressa alors d'embarquer à l'arrière. Une fois à bord, la voiture démarra aussitôt, et, comme à l'accoutumée, une vitre noire scindait en deux l'habitacle, séparant ainsi l'homme du chauffeur. Mais cette fois, il actionna le commutateur et demanda à l'autre de baisser celle-ci afin d'engager la conversation.

Le conducteur n'était manifestement pas à l'aise, désarçonné par la situation inédite qu'il vivait. Il n'avait jamais vraiment eu de contacts avec l'homme et aujourd'hui, on lui demandait de discuter de sujets des plus triviaux : le climat, l'actualité, le dernier exploit sportif en date.

Après quelques minutes, l'homme ordonna au pilote de remonter la vitre teintée puis resta muet un moment, en pleine réflexion, avant de souffler de soulagement. Le chauffeur n'avait rien remarqué. Ni son œil morne, ni ses pâles pommettes ; encore moins cet énorme bouton lui couvrant la gorge. Peut être pourrait-il leur donner le change, à eux aussi. Il le fallait en tout cas, sa situation exigeait que le secret soit parfait.

Il saisit l'une des lingettes présentes à bord et s'essuya frénétiquement les mains, les frottant vigoureusement jusqu'à leur arrivé. Venus à sa rencontre, deux gardes se tenaient debout et conversaient en attendant.

« A l'heure, comme toujours » commenta le premier.

« C'est sur que cela change des précédents » répondit le second. Le premier renchérit.

« Tout de même, quelle aubaine nous avons de... ».

« Silence. La portière s'ouvre ».

L'homme descendit de l'automobile et, immédiatement, balaya du regard l'assemblée présente. Il désigna du doigt une des personnes qui accourut, et s'enquit auprès d'elle de la présence du docteur Mescy. Elle lui assura qu'il était déjà sur place, à l'endroit habituel. Il sourit, la remercia et pénétra sous escorte dans le bâtiment. Durant sa marche, il fut sollicité plusieurs fois par des hommes munis de dossiers. Il en contenta certains, en éconduisit d'autres ; en ignora la plupart.

Une grande porte s'ouvrit devant lui et mécaniquement, son attention se porta sur la petite chaise habituellement disposée dans l'angle de la pièce. Comme toujours, le médecin était assis là et celui-ci réprima tout geste amical pour ne pas éveiller les soupçons. Officiellement, sa présence était une mesure de sécurité tout ce qu'il y avait de plus banale. Officieusement, il faisait office de garde-fou. Il lui sourit comme pour lui crier « courage », même s'il savait que cette attention était généralement vaine. Bien que personne ne s'en apercevait, lui connaissait le tourment qui le rongait à cet instant.

L'homme se laissa guider par l'équipe technique présente sur les lieux et s'installa dans un confortable fauteuil, face à une caméra. Une maquilleuse vint faire les dernières retouches pendant que les réglages techniques s'achevaient. C'était pour lui le moment le plus pénible de l'exercice. Pendant que la demoiselle lui saupoudrait le visage, Il serrait férocement les dents et ne quittait pas des yeux le médecin qui le fixait en retour. Cet échange de regards rageurs équivalait deux mains fermement serrées, partageant une douleur commune, se soutenant dans la dure épreuve traversée. C'était pour lui le seul moyen de tenir quand le pinceau et les mains grasses de la maquilleuse lui effleuraient le visage.

Une fois les préparatifs terminés, les personnes présentes dans le champ de la caméra s'écartèrent de l'homme, le laissant seul au cœur de la pièce, face à l'objectif. Alors, le technicien en chef fit taire les derniers murmures de la salle d'un geste sec et leva bien haut la main afin de débiter le décompte.

« Cinq... Quatre... Trois... Deux... A vous l'antenne, Monsieur le Président ».